

A. VANESTE  
90, Rue Nationale, LILLE  
ORFÈVRES  
ARGENT 1<sup>er</sup> TITRE  
MONTRES FINES  
DE  
PATEL-PHILIPPE ET C<sup>ie</sup> S<sup>AS</sup> COUSIN  
111, Rue Nationale, LILLE

# Journal de Roubaix

A. VANESTE  
90, Rue Nationale, LILLE  
Choix le plus complet  
de  
BAGUES DE FIANÇAILLES  
JOYAUX  
CORREAUX DE MARIAGE

Quarante-huitième année. — N° 306.

Directeur-proprétaire : ALFRED REBOUX

LUNDI 2 NOVEMBRE 1903.

## TARIF D'ABONNEMENTS

Besoin de Turcoing, le Nord et les Départements  
liméographes. Trois mois ..... 5 francs  
Six mois ..... 10  
Un an ..... 18  
Les autres Départements et l'Étranger le port en sus.  
Agence particulière à Paris, 36, rue Feytaud

## BUREAUX ET RÉDACTION :

ROUBAIX : 71, Grande-Rue ; TOURCOING : 5, rue Carnot

## ÉDITION DU MATIN

## ABONNEMENTS & ANNONCES

A Roubaix : Aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71  
A Tourcoing : Aux bureaux du Journal, rue Carnot, 5  
A Valenciennes : Chez M. Henri Lemaire, rue de la Station, 5  
A Paris et à Bruxelles : Dans les agences de publicité.  
On vend à Paris dans toutes les Bibliothèques des garais et dans les principales librairies.

## CHRONIQUE

### Fiançailles de Toussaint

Seule avec le père, Marie Lenoir, la marieuse, réalisait fébrilement la lettre reçue le mois dernier des armateurs et annonçant aux Quercis la mort de leur fils Yves, perdu en mer, dans un doris, au banc de Saint-Pierre et Miquelon.

On devait les fiancer au retour de la campagne et, d'avance, les deux familles se réjouissaient. Quelque allégresse le jour où Marie Lenoir serait l'épouse d'Yves Quercis ! Car c'était un garçon surprenant que ce marin de vingt-cinq ans, actif au travail, franc et généreux, brave comme ils le sont tous dans la grande famille des pêcheurs.

Ah ! le beau couple ! la belle vie ! la belle page qu'ils liraient à deux ! Chaque jour, Marie venait se rapprocher cette douce vision qu'avait si brutalement fauchée la communication des bureaux de l'inscription maritime.

Maudite lettre, va !

Rien n'est aussi schizante, rien ne parle tant au cœur que Granville en ce saint jour où les vivants pleurent les morts, semblent jalouser les disparus. Subitement, la ville se transforme : ce ne sont plus ces groupes animés de jeunes filles dont on admire aux grands jours la blanche et fine bavette. La cohue de la saison, le torrent grouillant des étrangers et des journaux ont fait place à une douce et générale quiétude, et tout vibre si bien à l'unisson, les gens, les rues, la ville et même la mer, qu'on se sent pris d'un inexplicable et troublant frisson en débarquant à Granville ce jour-là.

Pendant que les clochers des paroisses voisines signalaient l'heure des vœux par leurs sonneries lentes et graves, Marie Lenoir montait la vieille route de Coutances se dirigeant vers le petit cimetière. A chaque pas, la marieuse trouvait des visages amis ; là, c'étaient les enfants d'un vieux capitaine mort au retour d'une longue campagne ; ici, la famille éplorée d'un marin perdu comme Yves en des gouffres lointains ; plus loin, la vieille mère infirme d'un mousse disparu dans un naufrage, au moment de toucher la côte bénie et espérée.

Elle rencontrait aussi les fortunés de la vie, ceux qui d'un sort meilleur préserva des chagrins cruels et des irrémissibles désespérances ; puis les heureuses, coquettes et frivoles, insouciantes de la douleur d'autrui.

Elle allait son chemin, indifférente à la rue et lasse déjà. Les étoiles tintaient en deuil, et à mesure qu'elle approchait de la nécropole, elle percevait plus distinctement l'harmonie funèbre des cloches de Notre-Dame et de Saint-Paul, qui s'accordaient au loin en un chant douloureux et plaintif d'enfant malade.

Après s'être signée devant la grande croix de pierre, elle épiait l'horizon d'un œil inquiet, comme avec l'espérance de découvrir au loin la voile blanche de la Reine des Mers, le navire de l'amour.

Agenouillée sur la tombe de sa mère, morte voilà dix ans des suites d'une chute dans la cale de la Jeune Héloïse, Marie Lenoir y fit la prière simple que seuls savent dire les simples, ajoutant pour l'absent une invocation suprême au Dieu d'en haut.

Le cœur contrainct par l'angoisse, elle épiait l'énigmatique infini des cieux, sous ce ciel pluvieux qui avait la tristesse d'un linoléum.

En plaçant jusqu'aux étoiles, elle était rentrée chez elle, à la nuit tombante, les larmes aux yeux, la mort dans l'âme.

Ah ! comme il était lugubre, ce souper de Toussaint chez les Quercis, malgré le potage fumant, malgré l'appétissante friture pochée le matin au large, et les vives clartés du foyer où de vieilles souches se consumaient en pétarades !

Par une pieuse attention, les Quercis avaient voulu convier à leur table, et près de la place restée libre de l'absent, celle qui, sans le sort aveugle et contraire, eût été la femme de leur fils, le dernier rayon de soleil de leur vie de marins, et le père Lenoir dont le chagrin faisait mal à voir.

Comme tantôt, Marie entendait encore l'enfant mélodieux des cloches. De temps en temps, son père entrant à la fenêtre, l'ouvrait et, avant de la reformer furtivement, interrogeait avec anxiété la mer en deuil, en deuil comme ses pensées, puis revenait, l'œil hagard, semblant avoir la folie de son espérance.

La maison des Quercis étant sur le quai, rien ne leur échappait, ni de l'inférieur concert des vagues, ni de l'accord lugubre et sinistre des cloches qui, là-haut, tintaient le glas dans la tour de Notre-Dame. Puis, c'était la tourmente au large, les sillonnements de l'ouragan qui se rapprochait pour s'éloigner et revenir plus près, l'appel farouche d'une sirène, et, au loin, la lueur pâle et indécise du phare qu'on eût dit perdu dans la mer.

Vint l'accalmie, celle qui apaise le temps et parais soulage les cœurs. Ayant cessé de pleurer, comme tout semblait s'être lu, comme un moment la mer s'arrêtait de rugir, les nuages de s'assembler, la sirène de gémir, ce fut un vigoureux coup de poing qui fit trembler la porte.

Un jeune marin, Yves Quercis, solide, robuste et droit campé, fit irruption dans la pièce pendant que les quatre convives s'effondraient en arrière, fous de peur et d'émotion.

Dix minutes après, un fois revenus de leur affolement, Yves Quercis put les embrasser et les remettre à leur effort passager.

Mort, lui ! Voyez ! et il les plaignait. Est-ce qu'un Quercis s'en va comme ça ! Petits enfants ! leur criait-il avec attendrissement. Petite fille, va ! disait-il à Marie Lenoir, semblant la gronder, malgré son regard affectueux et ravi.

La mort, on avait décidé de le rapatrier sur un vaisseau marchand, son navire ayant déjà quitté les parages du banc.

Et ce fut sur le bord de la mer qu'ils se fiancèrent le soir même, là où, quelques heures avant, on l'avait tant pleuré ! Elles furent jolies, les fiançailles ! Rien n'y manqua, ni l'accouplement plaintif et sonore de la vague et du flot, ni les feux multicolores et fuyants des phares de la côte, ni la sonnerie, maintenant délicieuse, des cloches qui leur semblaient chanter avec eux. Et malgré l'apre bise qui leur soufflait au visage, malgré l'effrayant clapotis nocturne des amarres et des cordages, malgré les paquets d'eau salée que la mer poussait avec fureur contre la jetée et qui tombaient près d'eux avec des bruits de ferraille, ils eurent l'illusion, tant était grande l'allégresse de leurs cœurs, que tous les éléments, alliés, applaudissaient à leur bonheur.

Comme ils reentraient tous deux, à la nuit noire, traversant les quais maintenant déserts et pleins de flaques d'eau, il leur parut que rien ne vaudrait pour eux ce charme délicieux, malgré les tortures et les angoisses qui l'avaient précédé.

Embrassez-vous, mes enfants ! Fêtez vos fiançailles et célébrez ce beau jour ; mais ne laissez pas fuir si vite cette douce impression. La vie est courte pour nous ; qui sait si jamais vous en reverriez le charme !

Et, dans le logis modeste qu'embaumait maintenant le délicieux parfum des coquillages marins, Yves Quercis, presque défaillant, la prit dans ses bras, transi d'aise, et, chaste, sans mot dire, devant leurs parents en larmes, il lui donna le baiser des fiançailles, de ces fiançailles de la Toussaint.

LOUIS ORSONI.

## INFORMATIONS

### La liberté d'enseignement

Paris, 31 octobre. — M. Ruan, délégué des groupes de gauche de la Chambre auprès de ceux du banc, a soumis cet après-midi à M. Antonin Dubost, vice-président de l'Union Républicaine sénatoriale, l'invitation à ce groupe d'envoyer des délégués à une réunion plénière des représentants de toutes les fractions de la majorité ministérielle de la Chambre et du Sénat. Il s'agit, on le sait, d'arrêter des résolutions en ce qui concerne l'abrogation de la loi Falloux. M. Antonin Dubost a promis de constituer son groupe et de le convoquer au Luxembourg pour mardi, à cet effet.

### M. Rouvier

Paris, 31 octobre. — Une note officielle dit qu'il est inexact que M. Rouvier, ministre des Finances, doive démissionner, pour prendre au Crédit Lyonnais la succession de M. Germain.

### Le cardinal Richier à Rome

Rome, 31 octobre. — L'archevêque de Paris est arrivé ici un moment pour se reposer. Il a une mission. Il est nécessaire à Saint-Saba et y restera jusqu'au 18 novembre prochain.

### Le colonel Marchand

Toulon, 31 octobre. — Le colonel Marchand, auquel succède le colonel Vandenberg, quittera, cet après-midi, le commandement du 4<sup>e</sup> colonial.

### La lettre de Nicolas II

Londres, 31 octobre. — Les journaux anglais et principalement le Times, consacrent des articles sympathiques à la lettre autographe de Nicolas II au président Loubet. Le communiqué qui n'est pas douteux que le rapport adressé au Tsar et avec l'Angleterre et l'Italie concorde avec les sentiments du Tsar.

### Retour à Fez du sultan du Maroc

Fez, 31 octobre. — On télégraphie de Tanger, 31 octobre. D'après les nouvelles de Fez, le sultan du Maroc est entré dans cette ville le 28 de ce mois. Il est arrivé à neuf heures du matin.

### Fin de la crise hongroise

Vienne, 31 octobre. — L'empereur a agréé la liste du nouveau cabinet hongrois. M. Tisza est rentré cet après-midi à Budapest.

### Le tsar irait à Rome

Rome, 31 octobre. — Un journal italien annonce que le tsar ne viendra à Rome qu'au mois d'octobre prochain.

### Les troubles de Bilbao

Bilbao, 31 octobre. — Les nouvelles de la grève de Bilbao sont beaucoup meilleures. Cependant jusqu'à la suppression du capitaine général avec les patrons et les dougiers des ouvriers sont sans résultat.

## CHOSSES ET AUTRES

Un décrocheur arrête un passant dont la chaussure a besoin d'un coup de brosse.

— Cher, combien ça coûte ?  
— Jamais de la vie !  
— Deux sous ?  
— Avec ça, si ça va mieux !

Le décrocheur cure et frotte le pied droit ; puis lâchant la brosse :

— Maintenant, pour cirer l'autre, c'est six sous !

— A l'école, le maître interroge un « nouveau » :

— Peux-tu me dire quel est le premier homme ?  
— Napoléon premier.

— Mais non, voyons, non petit ami, c'est Adam.

— Ah ! si vous comparez les orangés !

## FRANCE ET RUSSIE

### Le départ du comte Lamsdorff

Paris, 31 octobre. — Le comte Lamsdorff a quitté Paris ce matin, à 8 heures 20, se rendant à Darmstadt. M. Dufaure s'y est rendu à la gare.

M. Dufaure a promis, dit-on, au comte Lamsdorff son concours en faveur du projet relatif à l'abyssinisme et dans lequel l'Italie, la France et l'Angleterre seraient opposées à jouer un rôle actif. Mais le Comte ne donne ce dernier renseignement que sous les plus expresses réserves.

La diplomatie française se proposerait, à la suite de la visite du comte Lamsdorff, d'exercer, d'accord avec l'Angleterre, une pression amicale et désintéressée, mais très ferme, au gouvernement japonais en vue d'un arrangement de conflit de ce gouvernement avec la Russie. M. Dufaure a des instructions adressées à son représentant auprès du tsar.

Une personnalité qui s'appréhendait comme Lamsdorff a déclaré que le ministre exprimait une exacte et loyale impression de Paris. Sa conversation avec le Président de la République, ainsi que ses conférences avec M. Dufaure, ont dû lui donner une satisfaction.

Les deux nations continuent d'être parfaitement d'accord et il n'y a pas la plus légère divergence de vues entre les deux chanceliers, tant bien pour l'Orient que pour l'Extrême-Orient.

## ACTUALITÉ



— Main c'est une erreur. Non autres, socialistes, nous aurions aussi l'armée, en général ; nous ne faisons les militaires et les chefs qu'en particulier.

## SITUATION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE de Roubaix-Tourcoing

Roubaix-Tourcoing, 31 octobre 1903. Bien qu'elle soit loin d'être mauvaise, la situation de nos usages d'ameublement est assez peu satisfaisante. Quelques maisons marchent bien, mais, dans beaucoup, l'alimentation fait défaut, et une bonne partie des notions chèrement ; il y a même des tissages dans lesquels plus de la moitié des métiers sont arrêtés.

Les grèves qui se sont produites depuis peu dans l'ameublement ont certainement nui à la prospérité de cette industrie.

En tapis, il y a assez bien de travail pour le moment, tant en gros qu'en fine moquette. A noter que dans ce dernier genre, on fait de moins en moins de dossiers et sièges et que beaucoup des métiers montés actuellement le sont en moquette fine unie. Ce qui peut constater dans tous les genres d'ameublement, en un point noté, il n'y a que peu d'ordres pour le moment.

On produit moins de velours. Les autres articles d'ameublement : tentures, sièges et tapis de table amènent une alimentation moyenne. La fabrication des tapis de table, cependant, est assez active, partout. A noter, d'une façon générale, que les maisons faisant le bel article sont presque toutes mal alimentées, tandis que dans les genres bas prix, il y a des tissages qui battent au complet et presque toutes les maisons qui s'adressent à cette fabrication, sont en assez bonne situation.

On exécute à présent des commissions assez importantes en tapis de table genre épinglé, laine et soie.

Nous avons signalé le mois dernier un certain ralentissement dans la production des tapis de table bon marché, pour le colportage et l'exportation ; la fabrication de ces genres est redevenue plus active. Ces tissus ne varient guère ; la clientèle est peu exigeante sous le rapport des dessins, mais elle s'attache beaucoup à la couleur, et les genres qui comportent un assez grand nombre de colorations vives et même heurtées, ont, paraît-il, ceux qui se vendent le mieux.

En lainos, la situation est assez tendue, cette semaine, à cause de la baisse. La plupart des détenteurs ayant confiance dans la reprise des cours, ne cèdent pas leurs laines, bien qu'ils aient des offres basées sur les cours du jour. Les croisés sont toujours en faveur, mais les laines fines sont peu demandées ; pour ces dernières, les prix ont peu de fermeté.

Au terme, il y a un peu de baisse cette semaine. Alors qu'on avait ouvert mardi à 5.175/5.20 sur les rapprochés et 5.10 sur les éloignés, nous notons ce matin, en clôture, des prix variant entre 5.175 et 5.05. Les plus hauts prix portent naturellement sur les rapprochés. Le marché a été exceptionnellement animé pendant la semaine. On a traité, en tout, 730.000 kilos, dont 195.000 en matin.

En blouses, la situation est meilleure et le débouché fait des progrès. Les prix sont fermes. Les croisés sont toujours en faveur. En déchets, il se ferait plus d'affaires si la production pouvait suffire à la consommation. Les prix sont toujours élevés. (Reproduction interdite.)

## LE DÉPART DES DÉLÉGUÉS DU COMMERCE ANGLAIS

### A PARIS

Paris, 31 octobre. — Les délégués du commerce anglais ont quitté Paris ce matin à 6 heures 30, par train spécial. Avant leur départ, les délégués ont remis 500 francs à l'École professionnelle de la bijouterie-fantaisie, dont M. Mascaraud est un des fondateurs et 1000 francs pour diverses œuvres de bienfaisance.

Le Président de l'Association commerciale de la cité de Londres a reçu du secrétaire du roi, la dépêche suivante :

« Sa Majesté le roi me commande de vous dire qu'il est très touché par le toast du ministre du Commerce, tout conçu dans des termes si flatteurs, et accusés si chaleureusement. »

### A Bologne-sur-Mer

Bologne-sur-Mer, 31 octobre. — Les membres de l'Association du commerce anglais sont arrivés à 11 heures 45. Ils ont été reçus à la gare maritime décorée aux couleurs franco-anglaises par la municipalité et les membres de la Chambre de commerce. Un vin d'honneur a été offert au buffet de la gare.

Dans une allocution, M. Peron, maire de Bologne, affirme sa sympathie pour la nation anglaise. Il assure que le voyage des commerçants de Londres ne fera que resserrer encore les liens cordiaux qui unissent deux grandes nations industrielles, s'estimant profondément.

Le président de l'Association des commerçants anglais lui répond. Il se dit très touché de l'accueil qu'il a reçu en France ; il en conservera le meilleur souvenir.

M. Mascaraud dit à ses tour quelques paroles. La musique municipale joue l'hymne anglais et la Marseillaise. Les membres de l'Association des commerçants anglais s'embarquent sur le Victoria. Au moment du départ du paquebot, ils sont tous de bon

pas auxquels répondent les nombreuses personnes présentes.

## LES SCRUTINS DE VENDREDI

La composition de la majorité L'ordre du jour pur et simple qui a clos les interpellations sur les bagarres de la Bourse du travail a été voté (chiffres rétablis) par 367 voix contre 186, soit une majorité de 171 voix.

La majorité comprend : 14 socialistes ministériels dont MM. J.-L. Bignon, Paulin Groussier, Jaurès, Lussac, Milet, Rouanet, Gabriel Deville ; 74 progressistes, dont MM. Méline, Ribot, Renoult-Morlière et Aynard ; 2 nationalistes : MM. Acel-Saitz et Paul Courte (Marne), et 1 républicain indépendant : M. Vigouret ; et 265 députés appartenant aux groupes de : bloc, groupe radical socialiste, gauche radicale et Union démocratique.

Dans les 186 voix de la majorité, on compte : 32 socialistes, dont MM. Brisson et de Pressensac ; 14 radicaux-socialistes ; quelques progressistes, notamment MM. André, Paul Beauregard, Jules Berger, Brindeau, Charles Denost, Duquesnel, Georges Jaluzot, Ripert, etc ; enfin, tous les membres du groupe nationaliste de la droite et du groupe de l'Action libérale.

Il y a en vingt-six abstentionnistes, savoir : 5 socialistes, 7 radicaux-socialistes, 2 républicains du bloc, 9 progressistes, 2 conservateurs, et 1 nationaliste.

Enfin, il y avait dix-huit députés absents par congé, dont dix appartenant aux groupes de la majorité.

L'abstention la plus commentée est celle de M. Gérard-Richard, socialiste. Ce groupe socialiste est absolument désigné et les plus fidèles lieutenants de M. Jaurès ont refusé de le suivre dans son évolution gouvernementale très remarquée.

Ajoutons que vendredi soir M. Combes était de fort mauvaise humeur et s'est plaint à l'égard de l'indiscipline de la majorité. Il est montré, assure-t-on, surtout mécontent de certains députés de la majorité.

En effet, parmi ceux qui ont voté l'amendement de M. de Lanjainis sur les sous-préfets, on voit figurer, — nous citons au hasard, — MM. Aristide Briand, Berteaux, Gérard-Richard, Hubbard, Jaurès, de Pressensac, Rouanet, etc. Il y a eu 60 abstentions et parmi celles-ci, chose curieuse, M. Desmurs, président de la commission du budget. Or M. Combes était engagé sur cette question et a été mis en minorité.

On estime généralement qu'il aurait dû se retirer après ce vote, mais le fit M. Goblet après un vote identique.

Lundi viendra, dans la suite de la discussion du budget de l'intérieur, le vote du chapitre des fonds secrets.

Les mandataires du ministère sont inquiets et craignent qu'étant données les dispositions actuelles d'une partie de la majorité, les fonds secrets ne soient pas votés. Aussi espèrent-ils que M. Combes, pour rallier sa majorité, posera catégoriquement la question de confiance, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

## Les journaux

D'une façon générale, les journaux nationalistes et conservateurs blâment le Centre d'avoir sauvé le ministère, à l'exception toutefois du Figaro.

Les journaux ministériels, Matin, L'Éclair, Petite République, estiment que M. Combes a été engagé sur cette question et a été mis en minorité.

M. Lépine. Les journaux républicains orientent le contraire. Et la Liberté résume ainsi cette contradiction :

M. Renoult-Morlière interprète ainsi, publiquement, les conséquences de ce vote :

— Nous venons de sauver M. Lépine !  
— Et M. Jaurès, de son côté, déclare non moins publiquement à propos du même scrutin :

— Nous venons de tuer M. Lépine !  
Rien de plus clair, ni de plus sincère, comme on le voit, qu'une telle situation. En votant de la même manière, les uns prétendent avoir assuré le salut et les autres le décès du président de police. Il y a donc une dupes certaine en cette affaire ; ou c'est le bloc ou c'est le Centre. Comme elle profite avant tout à M. Combes, j'ai peine à croire que ce soit le Centre qui ait à s'en féliciter.

L'Éclair voit dans le scrutin de vendredi une orientation nouvelle :

Quelques socialistes se sont abstenus ; le plus grand nombre a voté bleu — avec la droite. Les progressistes ont, au contraire, rallié les groupes de gauche, et cette manœuvre a fait apparaître une majorité « de concentration » qui pourrait bien être celle de demain.

La République Française est aussi de cet avis :

M. Combes, qui prévoyait qu'on s'apercevrait bientôt de l'immunité de cette union des groupes, a déjà expliqué tout ce que le Bloc servirait à garder le pouvoir. Mais voici qu'il est démonté, depuis hier, qu'une autre majorité existe, qu'une autre politique peut être pratiquée dans cette Chambre, qu'il est possible enfin de rentrer dans la tradition républicaine et dans la logique.

Est-il besoin de dire que M. Combes est le moins qualifié des hommes pour diriger cette nouvelle politique qui, venant de la droite, est le contraire de la confiance et du calme dans le pays, qui en a tant besoin ! C'est contre M. Combes, effectivement, contre sa politique, qu'une majorité de 375 voix républicaines s'est formée inconsciemment et que notre devoir est, finalement, de constater : « Ni socialisme, ni réaction, la République ! »

Le Temps rendrait encore. Pour lui, M. Combes a « converti » son projet de police et le Centre a eu raison de rester fidèle avant tout à ses principes d'ordre :

Lorsqu'un ministère qu'ils ont dû combattre avec la dernière énergie se trouve amené à désarmer des idées que les progressistes approuvent, ils veulent pour ce ministère, même s'il dépend d'eux, le renversement en l'absence de tout assentiment de la ligne de droite et d'extrême-gauche. Parallèlement, lorsque leurs théories libérales les obligent à repousser quelque proposition jacobine, ils ne se lassent pas d'insister sur la perspective de mieux leur bulletin à ceux de la droite.

C'est alors que socialistes et radicaux s'emportent, essayent de faire du changement sur les républicains du centre en les qualifiant d'illusoires de la réaction ! Il faut croire que cette plaisanterie est bonne, puisque l'extrême-gauche donne son assentiment à la ligne de droite et s'abandonne à la poursuite du succès.

Dans la séance d'hier, lorsque la Chambre a entamé la discussion du budget de l'intérieur, d'autres scrutins ont été présentés à peu près la même physionomie. L'extrême gauche a voté de nouveau avec la droite, contre les sous-préfets et contre les commissaires spéciaux pendant que le centre approuvait les crédits demandés par le gouvernement.

Et de ces scrutins analogues ressort une leçon de politique générale qui dépasse la portée même de l'interpellation sur les bagarres de la Bourse du travail. On a vu hier plusieurs reprises, qu'il est la véritable majorité républicaine, et qu'elle est formée par les radicaux et indépendants sur lesquels aucun gouvernement ne saurait s'appuyer avec confiance.

Il n'y a de majorité vraiment solide, vraiment capable de soutenir avec fidélité un ministère républicain, que dans l'union normale et commandée par les affinités politiques des républicains du centre, de l'union démocratique et des radicaux de gouvernement, à l'exclusion des deux partis extrêmes.

Quant au Journal des Débats, il se borne à constater que l'attitude de M. Combes a été « épitaphique », parce qu'il laisse M. Lépine en suspens et qu'il n'a pas su prendre nettement un parti.

Voici enfin l'appréciation de l'Union :

Nous ne croyons pas que le ministère fût en si grand péril, et n'ait dû son salut qu'aux suffrages du centre. Mais il nous semble, pourtant, que les progressistes ont commis une faute, et de l'ordre et de principe, en votant l'ordre du jour pur et simple.

Le principal fauteur des troubles d'hier n'est point qualifié pour faire œuvre d'ordre, d'apaisement et de justice.

## LA TOILETTE DES BÉBÉS ET DES ENFANTS

### DÉTAILS DES SOINS DE PROPRIÉTÉ

Le nettoyage de la peau n'est pas seulement une question de coquetterie. C'est avant tout, une affaire d'hygiène et de santé, puisque la peau vient en aide au poumon pour la respiration.

Je ne saurais trop recommander aux mères de famille de procéder elles-mêmes à la toilette de leurs bébés. Confier ce nettoyage à des bonnes de passage est s'exposer à des soins incomplets.

Je ne suis pas partisan du bain chaud donné tous les matins pendant quelques minutes. Renouvelé aussi souvent, ce moyen est affaiblissant.

J'aime mieux, au début de la vie, la toilette à l'eau tiède.

La maman, pour la faire, aura sous la main une petite baignoire, une grande cuvette, des linges de toilette.

On se sert le plus souvent d'une éponge fine pour son rinçage, c'est une erreur. L'éponge est un magasin de microbes. Il vaut mieux y substituer le coton hydrophile, qui, beaucoup plus propre, peut être jeté après usage.

Cette toilette, sauf par les très grands froids de l'hiver, ne doit pas être faite après du feu. Il ne serait pas de meilleur moyen de rendre l'enfant délicat.

De bonne heure, il faudra arriver à la lotion froide qui donne une si belle résistance au tempérament. La peau est toujours propre quand on la savonne tous les jours avec un savon non irritant et qu'on la lave avec soin.

Chez les grands enfants, les lotions à l'eau froide additionnée d'eau de Cologne, de lavande, de vin aromatique, et même les douches, sont de rigueur. Mais on enduira les enfants au front et on éponge d'eux, pendant la mauvaise saison, rhumes de cerveau et bronchites.

Ce que je ne s'admettrai jamais, c'est que, sous prétexte d'éviter des rhumes de cerveau à l'enfant, on lui lave la figure à l'eau chaude.

La face et le cou doivent être savonnés de temps à autre avec un savon neutre et tous les jours lavés à l'eau froide.

Une mère ne s'écriverait jamais qu'elle se servirait de mie de pain pour achever ce nettoyage. Va pour la mie de pain, qui est excellente aussi pour les mains !

Encore un point à retenir... Aucune partie du corps ne doit échapper au lavage. Il n'y a pas à la prudence en jeu... Il s'agit de faire prendre aux enfants de bonnes habitudes qui ont leur importance, tout naturellement, dans leur vie.

Le bain de pied classique est suffisant une fois par semaine si, tous les matins, on a soin de laver les pieds des enfants à l'eau froide.

Chez les bébés, le poufrage doit suivre le lavage.

Comme poudre, on a le choix entre celle d'amidon, de lycopers ou de talc... Elles se valent à peu près, pour dessécher les régions humides. La poudre de lycopers, si précieuse par sa finesse, a l'inconvénient de colorer les langes.

Les mères de famille, depuis quelque temps, entendent souvent parler d'antisepsie partielle ou générale de la peau... Il est nécessaire qu'elles sachent ce que ces termes signifient.